

SORBONNE UNIVERSITÉ
UNIVERSITÄT GREIFSWALD

ÉCOLE DOCTORALE IV « Civilisations, cultures, littératures et sociétés »

Unité de recherche REIGENN (UR 3556)

T H È S E

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ
DOCTOR PHILOSOPHIÆ DE L'UNIVERSITÄT GREIFSWALD

Discipline : Études germaniques / Histoire moderne

Présentée et soutenue par :

Margot DAMIENS

le : 12 novembre 2022

**Les Représentations de la Suède et du Danemark
dans le Saint-Empire romain germanique au XVIII^e
siècle (1721-1815)**

Sous la direction de :

M. Gérard LAUDIN – Professeur émérite, Sorbonne Université
M. Michael NORTH – Professeur, Universität Greifswald

Membres du jury :

M. Clemens RÄTHEL – Professeur, Universität Greifswald
Mme Anne LAGNY – Professeur, École Normale Supérieure de Lyon
M. Thomas MOHNIKE – Professeur, Université de Strasbourg
M. Joachim SHIEDERMAIR – Professeur, Ludwig-Maximilians-Universität München
M. Ralph TUCHTENHAGEN – Professeur, Humboldt-Universität zu Berlin

POSITION DE THÈSE

Dans l'histoire des représentations des pays scandinaves, le siècle des Lumières correspond à un moment clef aussi bien sur le plan quantitatif que qualitatif. Nous proposons de l'étudier ici à l'aide d'un corpus incluant une quarantaine de récits de voyage et une trentaine d'ouvrages de géographie et de statistique parus en allemand entre le début du XVIII^e siècle et le début du XIX^e siècle, portant exclusivement ou en partie sur la Suède, le Danemark et/ou la Norvège. La lecture que nous en faisons mobilise les connaissances et concepts développés par la recherche sur le concept de Nord, sur les récits de voyage, sur la cartographie mentale, sur les transferts culturels et sur l'histoire croisée. Nous y ajoutons en outre la recherche sur les frontières (*border studies*) en raison des spécificités du contexte de production des œuvres, au croisement de deux espaces limitrophes (les pays scandinaves et le Saint-Empire romain germanique), mais aussi de leur contenu, en cela que la Suède, le Danemark et plus généralement le Nord de l'Europe y sont mis en scène comme une frontière : frontière de la connaissance, frontière entre le même et l'autre, frontière de la civilisation.

Ce faisant, nous contribuons à l'archéologie des savoirs du Nord évoquée par Sylvain Briens et apportons une réponse à la question, souvent posée par la recherche, de l'emplacement de ce Nord – question que nous dépassons grâce à un changement de perspective. Suivant l'exemple des *border studies* qui envisagent la frontière comme espace et la placent au centre de la réflexion, nous n'envisageons plus le Nord comme espace à la frontière ou au-delà d'une frontière qui s'avère impossible à définir mais comme frontière même. Dès lors, la question n'est plus de savoir « où se situe la frontière du Nord ? » mais plutôt « de quoi le Nord est-il la frontière ? ». La réponse à cette nouvelle question montre que, comme toute frontière, le Nord est une construction sociale et mentale inscrite dans des processus de construction de l'identité et d'organisation du monde. Dans le cas spécifique des représentations du Nord de l'Europe dans les récits de voyage et ouvrages de géographie et de statistique parus en allemand au XVIII^e siècle, l'identité construite est celle de leurs auteurs, lesquels revendiquent une appartenance à l'élite lettrée des Lumières. Leurs œuvres en reflètent les idées, les préoccupations et les goûts. Elles sont également révélatrices d'une cartographie mentale où les pays scandinaves occupent la place de pays à la marge de l'Europe dont ils seraient en train de se rapprocher grâce aux échanges qu'ils ont avec elle et à leurs efforts de développement, lesquels font d'eux le laboratoire – et la frontière – du progrès d'une « civilisation » conquérante.

Afin de mettre en avant de ces phénomènes, nous commençons par nous pencher sur le parcours des personnes écrivant sur les pays scandinaves dans l'espace germanophone au XVIII^e siècle et sur le contexte de production de leurs œuvres. Un vaste espace frontalier reliant le Saint-Empire et plus généralement l'Europe continentale aux pays scandinaves joue ici un rôle majeur. Il apparaît également dans les œuvres elles-mêmes, et ce à diverses échelles. C'est à l'analyse des représentations qui en découlent que sont consacrés les chapitres suivants. Nous abordons d'abord l'échelle la plus rapprochée, en nous intéressant aux représentations des

frontières territoriales dans les textes du corpus. Cela nous permet entre autres de dégager les aspects considérés par les auteurs comme constitutifs de ces frontières. Ces aspects servent ensuite de principe organisateur pour les chapitres suivants, où la perspective s'élargit pour envisager les représentations des pays scandinaves et du Nord de l'Europe dans leur ensemble. Nous nous focalisons ainsi successivement sur les représentations de la nature des pays scandinaves, de leur culture, puis de leurs gouvernements, avant de terminer par celles de leurs habitants. Cette approche thématique dans l'organisation des parties n'exclut pas une approche chronologique à l'intérieur de chacune d'elles, laquelle permet de souligner d'une part la grande stabilité des représentations – qui n'empêche toutefois pas des évolutions parfois soudaines – et d'autre part la façon dont ces représentations ainsi que leurs évolutions sont fortement influencées voire déterminées par les réflexions plus larges que mènent les élites dont les auteurs se revendiquent, par les concepts qu'elles développent et les idéologies auxquelles elles adhèrent.

L'étude du parcours de ces auteurs révèle en effet une grande homogénéité sociale et géographique. Membres d'une bourgeoisie lettrée en plein essor ou de la noblesse, la grande majorité d'entre eux évolue au sein d'un vaste espace frontalier (*borderland*) s'étendant entre le tiers nord du Saint-Empire romain germanique et le tiers sud de la Suède et de la Norvège. Ils sont souvent liés aux pays scandinaves par leur naissance, par leurs études et/ou par leur carrière et appartiennent à divers réseaux (sociaux, professionnels, intellectuels, scientifiques) qui s'étendent entre le Saint-Empire, la Suède et le Danemark en s'appuyant sur les pôles que sont les capitales, les villes universitaires et les villes marchandes : Copenhague, Stockholm, Oslo, Uppsala, Kiel, Greifswald, Hambourg, Altona, Stralsund. Ces réseaux favorisent la circulation des hommes (à des fins d'éducation, de profession ou de loisir), des œuvres et des idées. Les rencontres qui y ont lieu ainsi que les correspondances, les traductions et les échanges qu'ils favorisent se reflètent dans les textes étudiés, caractérisés par une forte intertextualité, qu'elle soit explicite, dissimulée ou niée. En conséquence, ces textes sont parfois aussi difficiles à classer que leurs auteurs qui, par leurs parcours transnationaux, échappent à nos catégories modernes marquées par le concept d'État-nation. Leur identité se définit davantage selon des critères sociaux et idéologiques, sous-tendue par une adhésion forte au cosmopolitisme et à l'entreprise des Lumières.

Cependant, cette adhésion à la République des Lettres n'empêche pas ces mêmes auteurs de cartographier le monde et d'opérer une distinction claire entre le Saint-Empire et les différents pays scandinaves. Ce fait ressort dans les passages qu'ils consacrent aux frontières entre ces pays et à leur franchissement. La plus importante car la plus complexe et la plus chargée symboliquement est celle séparant – et reliant – le Saint-Empire et le Danemark, notamment au niveau des duchés de Schleswig et de Holstein. Les nombreux et volumineux passages qui l'évoquent sont constitutifs d'un vaste *borderscape*, défini comme ensemble de représentations d'un espace frontalier. C'est en effet en tant qu'espace que la frontière y apparaît, prenant de multiples formes (une ligne tracée sur une carte, un cours d'eau, une forteresse, un pont, le domaine d'application d'une réglementation, un espace marqué par des phénomènes de transition, de gradation ou de seuil), incluant plusieurs dimensions

(horizontale et géographique ou verticale et sociale) et recouvrant des aspects très divers : historique, politique, administratif, juridique, monétaire, économique, social, linguistique ou encore culturel. Ces aspects se retrouvent de manière plus ou moins marquée dans les descriptions des autres frontières incluses dans le corpus : entre la Poméranie suédoise et le reste du Saint-Empire, entre la Suède et la Norvège au niveau du Svinesund ou encore entre la Suède et le Danemark au niveau de l'Øresund, sans oublier les vastes frontières maritimes que sont la mer Baltique et le Skagerrak. Certaines de ces descriptions viennent toutefois ajouter encore d'autres aspects à ces frontières, tels que le caractère des habitants ou du paysage.

Or, nombre de ces aspects entrent en ligne de compte dans la description des pays scandinaves dans leur ensemble, ce qui conduit à un changement d'échelle : ce ne sont pas seulement les représentations de la frontière entre le Saint-Empire et le Danemark qui peuvent être envisagées comme *borderscape* mais également les représentations du Nord de l'Europe lui-même, dans la mesure où lui aussi est abordé et décrit par les auteurs comme espace frontalier de cette Europe et de sa civilisation. Nous nous penchons d'abord sur la question du paysage. De manière générale, deux approches sont à identifier dans les représentations de la nature scandinave dans les textes du corpus. D'une part, nous avons affaire à une approche scientifique et économique, influencée par les nouvelles théories agraires et la physiocratie voyant dans la terre la principale source de la richesse d'un pays. Elle se traduit par des efforts marqués de documentation des ressources disponibles (la flore, la faune, les minéraux) et de la géographie physique. Ils permettent une distinction croissante entre les différents pays scandinaves, en particulier entre le Danemark d'un côté et la Suède et la Norvège de l'autre en raison de leur climat et de leur relief. Dans ce contexte, les pays scandinaves deviennent des espaces à la frontière de la connaissance. En les décrivant, les auteurs se positionnent comme explorateurs et contributeurs à l'entreprise de description du monde. Ils mettent en scène le processus même de l'élargissement des connaissances disponibles, notamment face aux incertitudes qui persistent au sujet de l'existence de certaines créatures (le grand serpent de mer, le kraken) ou de certains phénomènes (soleil de minuit, aurores boréales).

D'autre part, une approche esthétique s'impose de plus en plus dans les récits de voyage, liée aux évolutions de ce genre et à l'essor de l'esthétique du paysage influencée par les réflexions anglaises (art du jardin paysager, sentimentalisme, concept de sublime) dont les auteurs du corpus se font l'écho et le relai. Les paysages observés par les voyageurs sont placés dans les différentes catégories définies dans ce cadre : paysage charmant (par exemple sur l'île de Seeland), paysage mélancolique (les vestiges et landes de l'île de Rügen en Poméranie suédoise), paysage romantique (la moyenne montagne scandinave, en particulier en Norvège) et paysage sublime (les falaises de l'île de Rügen, les cascades de Trollhättan en Suède, la haute montagne norvégienne et suédoise). Ces paysages scandinaves sont ainsi progressivement intégrés dans le canon des représentations associées à ces catégories, en particulier en ce qui concerne les paysages romantique et sublime : le paysage « nordique » rejoint ainsi les Alpes, l'Écosse, la baie de Naples, le Rhin et le Danube. Il devient plus familier et, à cette occasion, fait l'objet d'un jeu. Plusieurs voyageurs mettent ainsi en scène leur étonnement face à ces paysages de plus en plus

appréciés qu'ils ne s'attendaient pas à trouver dans le Nord. Ce faisant, ils s'appuient sur le stéréotype négatif d'un Nord obscur, froid et désolé et font de ces paysages des espaces à la frontière de l'irréel. D'autres en revanche forcent le contraste entre les paysages qu'ils valorisent et ceux qu'ils déprécient, lesquels ont en commun une absence complète ou un excès de végétation tous deux lus comme cause et effet de l'absence de l'homme et de la culture – au sens premier du terme, qui place l'agriculture comme principe de base de la « civilisation ».

En effet, que ce soit dans les récits de voyage ou les ouvrages de géographie et de statistique, les pays scandinaves apparaissent comme des pays où la culture est tantôt présente, tantôt absente, tantôt située entre ces deux extrêmes. Ils en sont la frontière, une frontière en mouvement : leur développement au cours du XVIII^e siècle est présenté à la fois comme leur rapprochement voire leur intégration progressive à la « vieille Europe » et comme l'extension de cette même Europe vers les territoires septentrionaux. Ce processus serait rendu possible par de nombreux échanges (importation de main d'œuvre, de savoir-faire, de technologies, d'idées depuis diverses régions d'Europe continentale) et par les efforts déployés par les gouvernements scandinaves eux-mêmes. Tous les aspects de cette « culture » sont abordés dans les textes du corpus, avec plus ou moins de détail en fonction de l'œuvre et des intérêts de son auteur. Par ce biais, ce dernier fait à chaque fois montre de ses connaissances et de son adhésion aux grandes théories de son temps, à l'aune desquelles il évalue la performance des pays scandinaves. Les nouvelles théories agraires influencent la critique des pratiques agricoles (telles l'agriculture sur brûlis), jugées responsables d'un rendement insuffisant, et l'éloge des quelques domaines où ces théories sont appliquées. Les théories économiques sous-tendent les réflexions sur le commerce et le développement des manufactures, où des tensions entre les principes mercantilistes et libéraux se font jour, en particulier au sujet du Danemark. Les expérimentations en matière de recherche et d'éducation conduisent aussi bien à l'éloge de l'essor de certaines sciences, en particulier les sciences naturelles, qu'à la critique du retard qu'accuseraient les pays scandinaves (et surtout la Suède) en ce qui concerne la circulation des idées nouvelles et l'éducation du peuple. Le concept de bon goût, quant à lui, influence tout autant le jugement porté sur l'architecture et les collections d'art que les passages consacrés à la carrière des quelques artistes scandinaves alors connus et reconnus.

En conséquence, les pays scandinaves apparaissent comme pays où le niveau de culture reste inégal et change selon les domaines. Cela n'empêche pas leur contribution à l'extension de cette même culture vers le Nord. Cela passe par la mise en culture de nouvelles terres (en particulier en Laponie), par l'exploitation minière avec l'amélioration des techniques et la recherche de nouveaux filons, par le développement des capitales (dont Copenhague, de plus en plus présentée comme l'un des centres culturels de l'Europe) mais aussi et surtout par la maîtrise des difficultés liées aux spécificités des territoires scandinaves. Cette dernière concerne en particulier la Suède : les descriptions de Stockholm, de ses mines (en particulier les mines de cuivre de Falun) mais aussi et surtout des grands travaux d'aménagement du territoire menés par la couronne (docks de Karlskrona, écluses

puis canal de Trollhättan) en font autant d'exemples de confrontation entre l'homme et la nature, où le génie humain finit par l'emporter et contribue ainsi au progrès de l'humanité dans son ensemble.

Le rôle des gouvernements scandinaves dans ces développements est pris en compte et valorisé. De manière générale, la Suède et le Danemark sont inclus dans les réflexions de la période sur les différentes formes de gouvernement et sur les libertés. Les textes du corpus y contribuent en garantissant une meilleure connaissance du système politique de chacun de ces deux pays et en les distinguant l'un de l'autre. L'absolutisme danois, adossé à la dynastie des Oldenburg, reçoit des éloges de plus en plus appuyés, au point de devenir un exemple de despotisme éclairé, notamment grâce à la neutralité qu'il parvient à préserver durant les principaux conflits du siècle (guerre de Succession d'Autriche, guerre de Sept Ans) et par sa mise en œuvre de réformes libérales à compter de la fin du XVIII^e siècle (introduction de la liberté presse, réforme agraire). Par contraste, le fort intérêt que suscitent d'abord le régime parlementaire suédois de l'Ère de la liberté (1719-1772) et son inclusion d'une représentation paysanne cède la place à des critiques face aux dissensions internes à ce régime et à son échec consacré par le coup d'Etat de Gustave III. La Suède apparaît alors comme pays tendant à basculer sans cesse d'un extrême à l'autre, entre période glorieuses (en particulier la guerre de Trente Ans, qui a fortement marqué les esprits) et période sombres, entre un absolutisme dévoyé par des souverains péchant par leurs excès d'ambition (Charles XII, Gustave III) et un régime libertaire illustrant les risques de cette liberté même. Ce dernier concept, la liberté, déjà associé à la Suède et plus généralement au Nord avant le XVIII^e siècle, ne disparaît cependant pas dans les textes postérieurs à la mise en place de l'absolutisme gustavien. Au contraire, il continue de gagner en importance, en lien avec les réflexions menées sur le statut des paysans. Le servage n'a jamais existé en Suède ni en Norvège et commence à être aboli au Danemark dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, deux faits que mentionnent les ouvrages de géographie et de statistique, ainsi que les récits de voyage. Les pays scandinaves y deviennent des exemples intégrés dans des argumentaires plus ou moins développés en faveur de l'émancipation des paysans, passant par l'abolition du servage et de la corvée et par l'accès à la propriété.

La réflexion ne s'arrête pas là. En effet, dans un contexte intellectuel encore dominé par la théorie du climat (remise à l'ordre du jour par Montesquieu), le gouvernement et la liberté qu'il accorde à ses sujets comptent parmi les facteurs considérés comme déterminant le caractère des habitants, au même titre que l'environnement naturel (température, nature de l'air, relief). Le niveau de connaissance croissant au sujet de cet environnement naturel et culturel, menant à une distinction entre le Danemark d'un côté et la Suède et la Norvège de l'autre, se répercute ainsi dans les représentations des habitants. Là où les œuvres du début du XVIII^e siècle les traitent encore comme un ensemble – les « peuples nordiques » – les textes postérieurs tendent au contraire à les distinguer. Ils rapprochent les Danois de leurs voisins immédiats (Hollandais, Allemands) à grands renforts d'arguments climatiques, évoquant l'air humide et lourd, leur manque de liberté dans l'histoire, la

longue paix dont ils jouissent ou encore leur gouvernement doux pour leur attribuer un tempérament phlegmatique (« *Trägheit* »).

Par contraste, les Suédois et les Norvégiens sont présentés comme habitants libres des montagnes, dotés de force, de robustesse, de courage : des représentations qui se placent dans la continuité des représentations traditionnelles des « peuples nordiques » mais sont magnifiées par l'idéalisation de la montagne romantique issue de la mode des Alpes et de la critique de la civilisation. Les Suédois et les Norvégiens se voient ainsi attribuer une place bien spécifique dans les représentations du monde : ils sont l'opposé aussi bien du citoyen corrompu par la civilisation et ses dérives que du serf perverti, lui, par la privation de liberté. Cette fonction hautement discursive est à contraster avec celle donnée aux Sames (alors désignés sous le nom de Lapons). Ces derniers sont tout autant altérés mais, là où Suédois et Norvégiens sont présentés comme le pendant positif des centres de la civilisation, les Sames en sont le pendant négatif en raison du fait que leur rapport à cette « civilisation » n'est pas un éloignement bénéfique (celui de paysans libres menant une vie isolée et modeste dans les montagnes) mais une extériorité considérée comme délétère (celui de nomades entièrement soumis et exposés à leur environnement). Ils ne sont pas (encore) vus comme de « bons sauvages » dont l'existence serait à préserver mais comme les avatars d'un monde sauvage voué à disparaître face aux progrès de la « civilisation » – une rhétorique inscrite dans les représentations du Grand Nord comme *frontier* : un lieu de conquête, espace mouvant et en constante expansion aux limites des processus d'exploration, d'installation et d'exploitation des terres et des ressources.

Ces représentations contrastées révèlent la continuité voire la concomitance et même la complémentarité entre le discours des Lumières et le romantisme, entre l'éloge du progrès de la civilisation et sa critique. En ce qui concerne les représentations des pays scandinaves, leur combinaison s'avère extrêmement productive, conduisant au renforcement et à l'apparition de nombreuses associations dont certaines sont constitutives du mythe du Nord qui commence alors à émerger et qui persiste jusqu'à aujourd'hui. De fait, envisager le Nord comme frontière et s'interroger sur ses différents aspects (de quoi le Nord est-il la frontière ?) semble une approche pertinente pour étudier ses représentations et leurs développements au-delà du XVIII^e siècle et du seul espace germanophone. La présente thèse de doctorat n'en met pas moins en avant à quel point cette période correspond à un moment clef dans leur histoire et le rôle majeur qu'y joue l'espace germanophone : du fait de la proximité géographique, historique et politique entre les pays scandinaves et le Saint-Empire romain germanique, la réception, la production et la diffusion des représentations au sujet du Nord de l'Europe y est plus précoce que par exemple au sein de l'espace francophone. Les frontières et les territoires qu'ils ont en commun permettent des circulations et des transferts à diverses échelles et dans des directions multiples – autant d'échanges menant au constat qu'une approche interdisciplinaire et transnationale est plus que nécessaire pour qui veut contribuer à l'histoire des représentations et des savoirs.